



Quand le journaliste Marivaux parlait d'amour

COMMUNICATION DE ROLAND MORTIER
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 AVRIL 1996

L'œuvre théâtrale de Marivaux a magnifiquement survécu à l'usure du temps et aux vicissitudes du goût. Une bonne partie de ses comédies font partie du répertoire des grandes scènes et on peut voir leurs titres à l'affiche jusque dans des localités mineures. L'œuvre du journaliste n'a pas eu cette bonne fortune : elle est tombée dans un oubli presque total, que rompent de-ci de-là les travaux de quelques spécialistes ou d'amateurs inconditionnels. Ce n'est pas que les textes en soient inaccessibles : ils ont, au contraire, été édités avec autant de soin que de science par l'éminent expert en études «marivaudiennes» qu'est le professeur Frédéric Deloffre, qui les a rassemblés, en collaboration avec son collègue Michel Gilot, dans un volume des Classiques Garnier publié en 1969.

On aurait tort d'attribuer cette chute dans l'indifférence à la nature fugace, éphémère, donc fragile, des journaux en général. Ce que Marivaux et ses contemporains appellent *journal* n'a strictement rien de commun avec les quotidiens d'information qui tapissent les kiosques parisiens. S'il fallait trouver des publications analogues, on songerait plutôt à certains périodiques de haut niveau, mais, là encore, il s'agirait de similitudes fallacieuses. En réalité, ce qui rend le journal du dix-huitième siècle, tel que le pratique Marivaux, étrangement obsolète, c'est sa nature même et la fonction qu'il remplit à son époque.

Marivaux journaliste s'inscrit dans une tradition très particulière, celle de la presse morale et didactique créée en Angleterre par quelques auteurs de talent à l'intention de la bourgeoisie ascendante, en quête de respectabilité. Les inventeurs du genre s'appellent Addison et Steele, et la priorité revient même au second, qui,

dans le *Taller* (*Le bavard*), lancé en 1709 avec un succès considérable, avait imaginé de développer des thèmes capables d'intéresser et de cultiver un public varié : leçons de savoir-vivre, portraits croqués sur le vif, critique et réforme des mœurs, à côté de petites scènes de la vie quotidienne.

En s'associant à un auteur célèbre, Joseph Addison, poète respecté, auteur de la tragédie de *Caton*, portée aux nues à l'époque, Steele allait donner à ce type de journal une dimension européenne. Le *Spectator* des deux journalistes se voulait l'observateur des mœurs, tout en évitant le piège d'un moralisme trop ouvertement pédagogique. Plusieurs personnages, représentatifs de divers milieux et de diverses orientations de la bonne société britannique, citadins ou ruraux, grands propriétaires ou hommes de loi, y débattaient, en parfaits *gentlemen*, de l'actualité du jour, et parfois du «bon vieux temps».

Leur propos prioritaire était bien d'initier la classe bourgeoise cette classe dont Samuel Pepys avait été un témoin si caractéristique dans la génération précédente, celle de la Restauration — à l'art de la conversation, aux bonnes manières, à la littérature et aux beaux-arts, mais aussi — et nous touchons ici à ce qui séduira avant tout Marivaux — à l'analyse des sentiments et à la réflexion morale sur des thèmes et des cas précis.

Le genre fit bientôt fureur, en Hollande d'abord, puis en France, en Italie et en Allemagne. Un historien récent a cru y lire «le message de la vertu». On peut y lire aussi des préoccupations plus secrètes qui trahissent en profondeur les débats internes d'une époque à la recherche d'un équilibre.

Tel est bien le cas du journal tel que le conçoit et le pratique l'auteur de *La surprise de l'amour*. Précisons d'emblée les faits. Marivaux collabore au *Mercur de France* dès 1717, au lendemain de son mariage, et il y restera attaché jusqu'en 1720. Il est, cette année-là, du nombre de ceux qui sortent ruinés de la banqueroute de Law. On peut supposer que c'est une des raisons qui le poussent à lancer en 1721 *Le Spectateur français*, qui connaît un vif succès, en dépit d'une publication irrégulière jusqu'en 1724. C'est au cours de ces années cruciales qu'il écrit également *Arlequin poli par l'amour*, *La surprise de l'amour* et *La fausse suivante*. Il a eu pourtant la douleur de perdre sa jeune femme en 1723 et il ne se remariera jamais.

Il revient au journalisme de mars à juillet 1727 en publiant les sept feuilles de son *Indigent philosophe* en parallèle avec *L'île de la raison*, puis en 1734, qui voit sortir les onze feuilles de son *Cabinet du philosophe*. Dans l'intervalle, il a donné *Le jeu de l'amour et du hasard* et la première partie de son roman, *La vie de Marianne*.

On le voit, Marivaux n'est pas un journaliste d'occasion. Son activité s'exerce presque simultanément dans plusieurs genres, dont aucun n'est négligeable et dont chacun répond à ses intérêts du moment.

Si les premiers articles, ceux du *Mercur*, sont surtout consacrés à l'étude des mœurs, aux caractères et aux portraits, on y trouve aussi un étonnant article *Sur la clarté du discours*, où il conteste un des dogmes du classicisme en lui préférant la subtilité et la nuance, au risque de tomber dans l'impropriété.

Mais c'est évidemment le thème de l'amour, et de ses formes multiples, qui le sollicitera le plus vivement et lui inspirera les variations les plus brillantes.

L'analyse que je propose ici portera sur quelques textes, dont chacun est l'étude approfondie d'un cas. On pourrait, sans trahir notre auteur, qualifier ces exposés subtils de «casuistique de l'amour», et on comprend que Frédéric Deloffre ait pu parler, à propos de Marivaux, d'une forme nouvelle de préciosité.

La première partie de la *Lettre de M. de M. contenant une aventure* a paru dans le *Mercur* de novembre 1719. Nous sommes donc en pleine époque Régence. Il s'agit ici d'un débat dont l'enjeu nous est connu d'emblée. Le scripteur à ne pas confondre à priori avec l'auteur répond à une lettre d'un ami qui lui faisait part de son admiration «pour une femme qui meurt de douleur après avoir appris l'irréparable infidélité de son ami». Loin de s'en tenir à de vagues remarques polies, il s'empresse de contester ce qu'il tient pour une dangereuse aberration.

M. de M. est-il si sûr de sa propre fidélité? «Peut-être le hasard va-t-il vous présenter un visage aimable dont la propriétaire armera toute la coquetterie contre vous... et voilà votre maîtresse à son dernier soupir.» Montrer tant de rigueur serait inhumain et chaque passade risquerait de tourner au tragique. «Et que deviendraient les amants si l'inconstance de l'une était un arrêt de mort contre l'autre? Les hommes et les femmes tomberaient autour de nous par pelotons¹...» (p. 76).

¹ Toutes nos citations renvoient à l'édition Garnier procurée en 1969 par Frédéric Deloffre et Michel Gilot.

Heureusement, la nature n'est pas si rigoureuse : elle ne veut ni le malheur, ni l'extinction du genre humain et ce n'est que par un vice de son fonctionnement que peut s'expliquer «cet excès de sensibilité». Il s'offre à en fournir un exemple qui permettra à M. de M. «de tirer presque à coup sûr l'horoscope de votre maîtresse, en cas que vous deveniez infidèle».

Commence alors le récit d'une aventure dont le caractère théâtral saute aux yeux et qui fonctionne comme une donnée de comédie. Le narrateur, se trouvant à la campagne, s'avise un matin de se promener dans un bois des environs, où il est surpris par la pluie. Le hasard conduit ses pas vers «un cabinet» dont on voit mal comment il peut se trouver en pareil endroit, mais qui est nécessaire à son canevas. Deuxième hasard : deux dames se sont déjà abritées dans ce cabinet providentiel, et notre héros hésite à y pénétrer, mais la curiosité l'emporte lorsqu'il entend l'une d'elles pousser quelques soupirs : «Je suis jeune; ces soupirs me présageaient de l'amour; je crus qu'il serait bon de voir comment ces deux femmes en traiteraient à *cœur ouvert*» (p. 77).

Et voilà justifiée, apparemment, l'indiscrétion coupable du jeune homme, et légitimée la valeur démonstrative de la conversation saisie sur le vif. La mise en scène imaginée par Marivaux est un procédé classique de la comédie, transposé dans ce cas à la narration, et sa vraisemblance dépend uniquement du crédit que veut bien lui accorder le lecteur. Mais l'essentiel n'est pas là : il est dans le débat animé qui va s'ensuivre.

La dame aux soupirs se désole, non de l'infidélité, mais de la longue absence forcée de son cher Pyrame. L'autre se moque de sa mélancolie, où elle ne voit qu'un souvenir de la lecture des romans précieux (en l'occurrence la *Cléopâtre* de La Calprenède). Cet amour languissant, cette voix endeuillée ne seraient donc qu'une attitude, une pose. Pour l'inciter à la franchise, elle lui assure que «Nous sommes seules», et pour l'encourager elle commence par évoquer son expérience personnelle. C'est ici que l'analyse infinitésimale de Marivaux va faire merveille.

Certes, elle aime, elle aussi, et son amant est à l'armée, donc en état de risque. Ils ont pleuré tous les deux en se séparant, mais ces larmes ne sont pas celles du désespoir.

Il faut laisser ici la parole à Marivaux, qui anticipe dans ce passage de manière géniale les analyses subtiles de Sterne dans son *Voyage sentimental* : «Je

verse des larmes, et je n'en suis pas plus triste... je ne pleure que parce que je m'attendris, mais mon attendrissement me fait plaisir et les larmes qu'il amène sont en vérité des larmes que je répands avec goût» (p. 78).

Les larmes peuvent être une délectation. Elles peuvent aussi devenir un exercice de complaisance envers soi-même, un miroir dans lequel on s'admire : «Je me dis à moi-même : je fais la passion d'un homme aimable; cette idée me flatte, c'est une preuve de mérite; *je m'en estime avec plus de sûreté de conscience*» (p. 78).

Ces mouvements intérieurs la préservent de toute tentation d'infidélité en même temps qu'ils ne la figent pas dans une mélancolie boudeuse. Elle se réjouit des hommages et des petits soins que lui vaut sa beauté : «Je ne les aime point, ce me semble; cependant ils me plaisent; mon amour-propre a de l'inclination pour eux, mais je sens bien confusément qu'eux et mon cœur n'ont rien à démêler ensemble... voilà comme on aime, ma chère» (p. 78-79).

Au simplisme précieux des élans du cœur, Marivaux oppose la complexité et les contradictions du sentiment. L'adverbe *confusément* confirme et renforce les vues peu orthodoxes soutenues par Marivaux dans son *Discours sur la clarté*, cette clarté qui mutile et déforme la pluralité de l'humain. Son héroïne devra éclairer sur ce point sa trop romanesque amie : «Je t'aime, et tu as besoin d'instruction.»

Ainsi s'amorce un nouveau récit, autobiographique cette fois, qu'elle annonce comme «un abrégé succinct de mes petites aventures». Son itinéraire annonce celui qui sera promis à Mademoiselle de Tervire dans *La vie de Marianne*, puis à Suzanne Simonin dans *La religieuse*. Sacrifiée à une sœur aînée, elle est placée au couvent à l'âge de neuf ans. Elle y mène une vie tranquille et reçoit une éducation dévote, sans éprouver de véritable vocation, mais sans manifester de signes qui s'y opposeraient. «Je vivais sans réflexion... je jouissais de ma propre jeunesse, et je m'amusais de tout cela, sans en désirer davantage» (p. 79).

Comme bien des personnages du théâtre de Marivaux, elle ressemble, dans cet état de disponibilité, à une cire vierge sur laquelle un événement viendra bientôt imprimer sa marque. La visite d'une amie de ses parents, accompagnée de son fils, sera le révélateur de sa nature profonde, restée jusque-là à l'état de nébuleuse.

Les yeux se parlent, sans chercher à se déguiser. Depuis, écrit-elle, «je n'ai point appris à dire mieux que j'aime, j'ai appris seulement à le dire un peu moins».

Son comportement se modifie : «On ne me vit plus ni si badine, ni si vive; mais en revanche, j'étais négligente et distraite.» Elle avait vécu longtemps sans réflexion, parce que la vie n'y avait pas donné matière. Dorénavant, elle intègre ce sentiment nouveau pour s'en repaître et pour oublier tout le reste.

Elle reverra le jeune homme au parler, où il lui glissera subrepticement un billet dans la main en la lui baisant. Dans le plaisir qu'elle en éprouve, le lecteur pourrait déceler les effets du «coup de foudre». Elle s'empresse lucidement de l'en dissuader : la vanité en est le mobile profond : «je me regardais comme une personne importante», et le seul toucher du billet l'incite à s'estimer elle-même. La nébuleuse s'est faite femme.

La mort de sa sœur la tire du couvent et la rend à la vie civile. Le jeune homme peut reprendre ses visites, mais la liberté va bientôt refroidir ses empressements et la narratrice apprendra qu'il les a portés ailleurs. Le choc est rude, mais il est bref : «Je fus bien *une heure* où il me sembla que tout était désert dans le monde et que tout m'abandonnait...» (p. 81).

D'autres rencontres, d'autres visites, d'autres conquêtes ne tardent pas à repeupler ce monde qu'elle avait cru désert.

Le récit s'interrompt ici, l'auditeur indiscret ayant fait un léger bruit qui a alerté les deux amies. En fait, Marivaux estime sa première lettre assez longue, et il en réserve la suite pour un autre article. Preuve, si c'était nécessaire, que la technique du feuilleton n'est pas une invention du journalisme du dix-neuvième siècle.

Il suffira à Marivaux de replacer ses personnages au même endroit et dans les mêmes conditions. Dans l'intervalle, la dame aux soupirs a rencontré le charmant Lisidor (qu'elle appellera Alidor un peu plus loin), qui a obscurci le souvenir lancinant du pauvre Pyrame absent. Nous apprenons le tout, non par sa confession explicite, mais grâce aux questions et aux hypothèses avancées par l'amie conseillère.

Celle-ci a cru pouvoir anticiper sur les réponses, trop sûre d'avoir affaire à une lectrice assidue des romans précieux. Elle se trompait, car la dame aux soupirs est déjà prête à concilier en elle l'amour qu'elle éprouve pour l'absent, et le plaisir que lui inspire le présent. Et c'est elle, cette fois, qui va insister pour que sa conseillère reprenne le récit de son aventure, interrompue la veille.

Délaissée par son premier amant, elle s'est consolée très vite par de nouvelles conquêtes qui sont aussitôt prétexte à un examen de conscience nocturne. Il débute d'ailleurs par un examen d'un autre ordre : «Quand il fut l'heure de se coucher, je volai dans ma chambre pour me déshabiller et pour me voir : oui, pour me voir... Te ferai-je le détail de mes petites grimaces? Nous sommes toutes deux du même sexe, et je ne t'apprendrai rien de nouveau... Je me mis donc à rêver et à faire mille projets de conduite... toute jeune que j'étais, je commençais à comprendre la valeur de nos inégalités d'humeur avec les hommes : je jugeais qu'elles nous variaient à leurs yeux et nous exposaient sous différentes formes, dont *l'inconstance* les obstinait à nous fixer dans la borne» (p. 86-87).

Il ne s'agit pas ici d'une banale évocation de la coquetterie, mais d'une analyse psychologique extrêmement fine, centrée sur l'idée du changement, de la multiplicité, du fractionnement du temps et de l'inscription dans l'instant. L'image de la femme aimée est l'effet d'un choix, par son amoureux, parmi les multiples visages qu'elle lui offre. Le jeu auquel elle se livre n'est pourtant pas sans danger, et elle s'en apercevra lorsqu'un de ses soupirants la délaisse : «Je vis qu'il y avait de l'amour, j'y acquiesçai» (p. 87).

C'était, de sa part, une erreur, car — dit-elle — «rien ne nuit tant à l'amour que de s'y rendre sans façon. Bien souvent il vit de la résistance qu'on lui fait».

Le théâtre de Marivaux illustrera cette idée en la soumettant à quantité de variations dans des situations sociales différentes.

La suite du discours de l'amie théoricienne analyse les oscillations de son comportement en artiste très sûre de ses effets, mais parfois dépassée par son goût du jeu et de la provocation, et passant sans transition d'un «acte de pur amour» à un «acte de vanité». C'est ce qu'elle appelle, significativement, «les surprises de l'amour», encore que son esprit garde toujours le contrôle des situations où elle s'engage et des douceurs qu'elle veut bien accorder, car elle gère ses plaisirs «avec un esprit de ménage», c'est-à-dire avec un sens très sûr de l'économie des moyens.

Une nouvelle interruption conduira à une troisième lettre, qui prolonge le dialogue entre la «coquette badine» et la «femme de cœur» qui regarde l'amour comme un péril. Le narrateur prend position cette fois dans le débat en penchant ouvertement pour la seconde, capable d'une véritable tendresse. Le récit de la coquette reprend ensuite. «L'amant de couvent», qu'elle avait déjà oublié, vient lui

faire visite. Il a eu des échos de ses récentes conquêtes et compte bien «rattraper les droits qu'il avait eus sur son cœur», mais il les avait eus «sur un cœur brut, un cœur d'enfant». Reçu avec un détachement sarcastique, appelé «mon cher enfant» et «mon brave», il ne répond que par des bégaiements et se retire humilié et confus. Elle le retrouvera, un peu plus tard, à la comédie, à côté d'une «aimable brune» à la physionomie un peu friponne. Aussi décide-t-elle de jouer l'indifférence tout en le détournant de cette rivale, pour le seul plaisir de rester la maîtresse du jeu : «J'appelai donc à moi toute mon industrie» (p. 94).

Sa victoire trop facile la place devant une situation embarrassante : elle a maintenant deux amoureux «et pour entretenir deux amants de cette espèce, il faut du manège». Mais sa hardiesse n'a pas de limites, et déjà elle en médite un troisième. Elle s'en explique d'ailleurs : «je ne réfléchis jamais, je badine et je sens : voilà tous mes talents, c'est avec cela que je me suis toujours tirée d'affaire» (p. 96).

Peut-être cherche-t-elle avant tout à se rassurer sur le charme qu'elle exerce, ce qu'elle appelle «l'insatiable envie de sentir que je suis aimable».

Ce besoin la conduit à concevoir une stratégie où le cœur a peu de place et où l'amour-propre trouve sa satisfaction, comme de recevoir son ancien «amoureux de couvent» dans ce qu'elle appelle «un négligé dont l'économie était un chef-d'œuvre». Trop sûre d'elle, elle se fait piéger cependant, car c'est avec tendresse qu'elle répond aux baisers du jeune homme et à ses propos enflammés : «je me sentais étourdie; ses caresses, ses larmes, ses regrets me faisaient trembler de peur et de plaisir. L'occasion était vive, le jeune homme vif, moi vive aussi... Je craignis son désordre et le mien...» (p. 100).

Le récit n'ira pas plus loin, interrompu par l'arrivée d'un autre de ses amoureux. La subtile stratégie de la vanité, le contrôle des pulsions du cœur, toutes les théories énoncées par la rusée coquette ont fait faillite, ou presque, devant la réalité de l'instinct. Marivaux ne s'en explique pas : la lettre s'arrête brutalement, nous laissant le soin de tirer les conclusions de cette surprenante péripétie. Puis-je rappeler que *La vie de Marianne*, elle aussi, s'arrête ex abrupto? Devant les intermittences du cœur, devant ses contradictions, Marivaux se refuse à conclure et à juger.

La quatrième feuille du *Spectateur français* propose un cas tout différent. L'auteur y rapporte la rencontre qu'il a faite d'une jeune fille qui lui demandait l'aumône. Elle a de la douceur et de la grâce à travers ses larmes, et son vêtement, bien que grossier, marque une condition honnête. Fille d'un père joueur qui a ruiné les siens avant de mourir, elle est venue à Paris avec sa mère. Elle mendie pour subvenir à ses besoins, pour ne pas devoir accepter les secours d'un riche bourgeois.

L'auteur imagine ce qu'aurait été la réaction d'un homme riche, galant et «sujet à ses sens». Cynique, il se dirait : «Je te vois comme une bonne fortune qui vient s'offrir à ma débauche... Veux-tu du pain? Deviens infâme et je t'en accorde.» Le moraliste s'indigne et met en cause les institutions, en particulier la justice et son incroyable lenteur. L'amour, ici, n'est pas en cause, mais la misère, la sexualité et la prostitution. L'analyste, le psychologue est aussi un homme sensible et chaleureux, que scandalisent le statut de la femme pauvre et l'indifférence des juges. C'est surtout un moraliste rigoureux qui stigmatise la réduction du sentiment amoureux à la brutale et cynique expression du désir physique.

La seizième feuille du *Spectateur français* (27 mars 1723) se présente comme la traduction française d'un journal en langue espagnole que Marivaux affirme avoir trouvé dans un paquet de livres acheté après la mort d'un étranger. Fiction transparente, et qui ne trompe personne.

L'auteur s'est rendu chez un bourgeois parisien riche et distingué. On lui a dit que le ménage vivait en totale indifférence, alors qu'ils s'étaient «épousés par inclination», fait peu fréquent à l'époque. Il est reçu par l'épouse, qui manifeste un grand embarras : non seulement elle se trouve «dans un négligé des plus négligés, mais dans un négligé malpropre». Mal fagotée, elle rougit de honte, alors qu'il est évident qu'avec un peu de soin elle retrouverait ses attraits naturels. Son mari, qui rentre sur ces entrefaites, se présente encore plus mal, «dans un déshabillé d'une malpropreté si dégoûtante qu'il faut assurément qu'il l'ait étudié pour y parvenir». L'homme et la femme se détestent visiblement.

Faut-il en déduire que c'est l'effet du mariage? Voilà lancée la question centrale. Marivaux y apporte une réponse nuancée. Nous ne sommes pas le maître de notre cœur, et aucun serment ne peut le promettre pour toujours. En revanche,

nous sommes maître de nos actions, et c'est en elles que doit résider notre fidélité. Quant à l'amour, il faut l'entretenir par de mutuels égards. Le mariage ne doit pas être un nœud, mais une union fondée sur le goût, sur l'estime et sur le soin de sa personne. Les attentions qui ont précédé le mariage ne peuvent se relâcher ensuite.

Après avoir tenu ces «discours édifiants», notre personnage se rend aux Tuileries, où il entend, par le plus grand des hasards, un homme et une femme qui semblent se quereller. Il s'agit d'une rupture, et de la réaction d'une femme jalouse. Le jeune homme lui rétorque qu'il ne s'est engagé en rien : «Nous n'avons jamais fait mention d'amour durable... j'ai regardé vos bontés pour moi comme les effets d'un caprice heureux et passager, je me suis réglé là-dessus... il n'y a pas là de quoi vous fâcher» (p. 203).

Notre observateur en tire quelques réflexions sur l'évolution des mœurs : «Autrefois, quand un amant cessait d'aimer une maîtresse, c'était un infidèle, mais un infidèle qui la respectait. Aujourd'hui, lorsqu'un homme quitte une femme, ce n'est qu'un vicieux qui la méprise, c'est-à-dire que l'amour, tel qu'il est à présent, fait plus de honte et moins de plaisir» (p. 203).

Les femmes en portent largement la responsabilité : «À quoi donc songent les femmes de l'avoir mis dans cet état-là, car c'est leur faute, et non pas la nôtre; c'est d'elles que l'amour reçoit ses mœurs; il devient ce qu'elles le font» (*ibid.*).

La suite de la feuille portera entre autres sur la mauvaise éducation des enfants.

La dix-septième feuille (12 mai 1723) change de rédacteur. Le vieil observateur fictif y reprend la parole. Il s'est retrouvé dans le salon d'une dame à qui le lie une tendresse de plus de cinquante ans. Occasion rêvée pour déplorer le changement des mœurs et l'invasion d'un libertinage éhonté. L'amour, dans leur jeunesse, était une sorte d'élégie ou d'épigramme, un soupir perpétuel. Aujourd'hui, il n'y a plus que des libertins qui veulent faire des libertines. «Je vous aime» n'est qu'une manière polie de lui dire : «je vous désire» et une femme qui se dit *sensible* n'a plus rien à refuser.

L'observateur estime qu'on y a perdu beaucoup, mais il se rend bien compte, dit-il, qu'on ne comprendra rien à ses «propos gaulois», c'est-à-dire obsolètes.

La vieille dame, elle, a préféré noter ses impressions, et l'auteur a réussi à en ravir quelques feuillets. Mariée sans amour, mais vivant en bonne intelligence avec

un fort honnête homme, elle se remémore les tentations auxquelles elle a victorieusement résisté, avec l'impression d'avoir parfois été la dupe de ses bons sentiments. Un des thèmes qui parcourent ces récits, et qui en est peut-être le fil conducteur, est que, dans la vertu comme dans la séduction, la femme est toujours conduite par un peu de vanité.

La neuvième feuille du *Spectateur français* (27 septembre 1722) avait analysé le cheminement intérieur de cette séduction, par la fiction d'une lettre envoyée par une jeune demoiselle au vieil auteur du journal. Nous apprenons d'emblée qu'un homme l'a plongée dans l'opprobre, et qu'elle fait la honte et le désespoir de son père.

Ses cris, ses emportements, ses objurgations ont quelque chose de forcé et de mélodramatique : Marivaux est mal à l'aise dans ce registre. Il réussit mieux dans le genre analytique. Le cas de la jeune fille est en effet assez particulier : elle se dit victime, non d'une pulsion amoureuse, mais d'une trop grande confiance, de «l'estime infinie» qu'elle a éprouvée pour un homme. Son histoire est, en tout cas, assez curieuse et peu banale. Sa mère l'a conduite à la campagne, chez une de ses amies, dont la fille s'apprêtait à épouser le fils d'un voisin. Elle découvre deux êtres aussi estimables l'un que l'autre et félicite la future épouse du bonheur qui l'attend. À sa grande surprise, celle-ci lui apprend qu'elle n'a nullement l'intention de se marier (on apprendra plus tard qu'elle avait décidé d'entrer au Carmel, contre la volonté de ses parents). Le schéma est donc résolument le négatif du thème, récurrent au dix-huitième siècle, de la vocation forcée. En fait, aucun des deux fiancés ne souhaitait vraiment se marier. Le jeune homme ne l'a pas caché à la jeune et jolie visiteuse, mais sans vouloir s'en prévaloir auprès d'elle, ce qui augmente l'estime (et déjà l'amour) qu'elle lui porte. L'entrée de l'amie au Carmel pourrait tout régler, si ne survenait un procès qui menace de ruiner le futur époux.

Voilà les amoureux désolés, puis au désespoir. En des termes discrets, mais non équivoques, le jeune homme lui propose d'anticiper sur le mariage pour le rendre d'autant plus impérieux, et pour lever l'obstacle de son impécuniosité (encore hypothétique). Toute la scène tient en quelques phrases, qui suggèrent bien plus qu'elles n'expriment le vécu. «Juste ciel, où vous emportez-vous, lui dis-je, y songez-vous? Ah! s'écria-t-il, sans me donner le temps d'en dire davantage, un homme dont vous vous défiez n'est plus digne de vous. Les sanglots

l'interrompirent; il me fit pitié. Malheur à qui se trouve dans de pareils moments! Il me vit touchée. Hélas! il m'a bien punie d'en avoir cru ses serments; voilà tout...»

Il s'agit bien d'une séduction par consentement, aboutissement d'une situation dramatique ponctuée de larmes. La suite est prévisible : ce sera la honte, la déchéance, l'entrée au couvent et la perspective de la mort.

L'étrange est que ce récit, construit à base de lettres, est constamment interrompu par d'autres histoires. Marivaux s'en excuse, ou feint de s'en excuser, car il cherche peut-être à soutenir l'intérêt de l'intrigue et à piquer la curiosité du lecteur. S'il faut l'en croire, son intention serait plutôt de rendre service à une jeune femme désespérée, quitte à lasser son public :

«Quelques-uns de mes lecteurs s'ennuieront, sans doute, de voir trois feuilles de suite rouler sur le même sujet, mais les intérêts de la demoiselle en question le demandent... Il vaut mieux remettre vingt curieux que de faire attendre une personne qui a besoin de secours» (p. 166).

L'histoire polonaise qui fait suite à celle-ci reprend, à nouveaux frais, le thème de l'inconstance masculine en amour. Il s'agit cette fois d'un cynisme complaisamment avoué, et même justifié, de la part du personnage convoqué par une suivante pour mettre en garde une jeune femme hésitante et l'éclairer par son exemple. Ce Viniescho a séduit une jeune fille, mais il ne l'aime plus, et il se refuse à l'épouser : «Un homme amoureux est-il responsable des serments qu'il fait? peut-il s'empêcher de les faire? est-il son maître? a-t-il de la raison?... l'amour est un transport, on ne sait ce qu'on dit quand on aime... Quand il revient de là, c'est un homme qui se réveille et qui voit aussitôt disparaître toutes les illusions qu'il a rêvées dans son amour... cette maîtresse si aimable n'est plus; il ne voit plus à sa place qu'une fille imprudente dont la présence l'ennuie, dont les sollicitations l'importunent, dont la tendresse lui est à charge et qui parle un langage qu'il n'entend plus» (p. 170-171).

Et Marivaux de conclure amèrement : «Voilà ce que c'est que l'homme.» Ne voilà-t-il pas un langage insolite, qui rejoint le pessimisme foncier des moralistes du dix-septième siècle? Peut-être est-ce dans ses journaux, plus que dans son

théâtre, que Marivaux nous dévoile sa vision cruelle d'une société où l'homme règne en maître, tout à son plaisir et à la fugacité du désir.

Le langage de l'amour n'est plus, dès lors, qu'un code mystificateur derrière lequel se cachent, de part et d'autre, des pulsions élémentaires. C'est bien ce que dit crûment l'auteur des premiers recueils dans la première feuille du *Cabinet du philosophe*. Vieillard revenu de tout, il démystifie la comédie que se jouent les partenaires dans le dialogue amoureux. Il faudrait lire toute la page où il éclaire brutalement son ambiguïté : «Allez dire à une femme que vous trouvez aimable et pour qui vous sentez de l'amour : *Madame, je vous désire beaucoup, vous me feriez grand plaisir de m'accorder vos faveurs*. Vous l'insulterez : elle vous appellera brutal. Mais dites-lui tendrement : *Je vous aime, Madame, vous avez mille charmes à mes yeux* : elle vous écoute, vous la réjouissez, vous tenez le discours d'un homme galant. C'est pourtant lui dire la même chose; c'est précisément lui faire le même compliment : il n'y a que le tour de changé; et elle le sait bien, qui pis est... Rien de ce qu'il y a de grossier dans ce : *Je vous aime*, ne lui échappe. Vous dirai-je plus? c'est ce grossier même qui fait le mérite de la chose, qui rend la déclaration si piquante et si flatteuse; elle n'est de conséquence qu'à cause de cela. Cette prude n'en baisse les yeux, ou n'en paraît effarouchée, que parce qu'elle est au fait... Je le répète encore : toute femme entend qu'on la désire... Aussi ne puis-je m'empêcher de rire en moi-même quand je vois une femme se scandaliser de quelques mots hardis qu'on lui dit, parce que ce n'est qu'une traduction qui l'offense. J'avoue pourtant qu'il faut être bien libertin pour ne pas prendre la peine de traduire quand on n'y perd rien, et que la vertu s'en contente» (p. 337).

On pourrait, sans grande difficulté, tirer des journaux de Marivaux un petit recueil de maximes et d'aphorismes parfaitement désabusés sur la comédie amoureuse et sur les mensonges de la parole. En voici quelques échantillons : «De toutes les façons de faire cesser l'amour, la plus sûre, c'est de le satisfaire» (p. 338), «De toutes les indifférences que peut essayer une femme, la plus humiliante pour elle, c'est l'indifférence d'un homme qui l'aimait, et dont elle a fait cesser l'amour» (p. 338), «Je me suis toujours défié en amour des passions qui commencent par être extrêmes; c'est mauvais signe pour leur durée. Les gens faits pour être constants, destinés à cela par leur caractère, sont difficiles à émouvoir» (p. 342), «C'est une qualité dans un amant bien traité que d'être d'un caractère exactement constant,

mais ce n'est pas une grâce; c'est même le contraire : on dirait d'un mari qui fait bon ménage. Tout ce qui sent la règle, tout ce qui n'est que conduite mesurée, enfin tout ce qui n'est qu'estimable, est trop froid aux yeux de l'amour. Il veut plus de grâces que de vertus. Aussi les amants constants ne sont-ils pas les plus aimés» (p. 344), «Pourquoi les gens qui payent pour être aimés (et il y en a tant de ces gens-là) aiment-ils plus longtemps que ceux qui aiment gratis? C'est qu'ils ne sont jamais bien sûrs qu'on les aime... la certitude d'être aimé nous distrait du désir de l'être» (p. 345).

Sans doute y a-t-il, chez Marivaux journaliste, le désir de provoquer, le plaisir de contredire, la délectation des formules paradoxales et piquantes, mais on ne saurait nier que sa vision de l'amour, et au-delà, de l'être humain, est cruelle et sans illusions. Le rapport des sexes est une stratégie déguisée sous les appas de la parole et les fleurs de la rhétorique. La cruauté qu'on a pu, légitimement, déceler dans le théâtre de Marivaux trouve son explication et son analyse dans ses journaux. Derrière les pièges de la comédie sociale, il met à nu les réalités de la psychologie et les roueries de l'amour-propre, et il le fait avec la conscience très nette de sa nouveauté. Dans la sixième feuille du *Cabinet du philosophe*, où il traite du style, il se défend des accusations de préciosité et d'obscurité que la critique lui adresse : «L'homme qui pense beaucoup approfondit les sujets qu'il traite : il les pénètre, il y remarque des choses d'une extrême finesse, que tout le monde sentira quand il les aura dites, mais qui, en tout temps, n'ont été remarquées que de très peu de gens; et il ne pourra assurément les exprimer que par un assemblage d'idées et de mots très rarement vus ensemble» (p. 386).

Peut-être ces journaux, si peu lus, si méconnus, nous livrent-ils les secrets ultimes de l'art, de la pensée, et surtout de l'originalité profonde et très consciente de l'auteur des *Fausse confidences*, de *La vie de Marianne* et des *Serments indiscrets*.

Émile Faguet, en 1890, n'y voyait que «propos de salon, à remplir les heures, et rien de plus». Faguet, qui n'a pas compris le génie de Voltaire, n'a donc rien compris à celui de Marivaux. Je préfère, pour ma part, conclure avec Marcel Arland (dans son *Marivaux* de 1950) que le Marivaux des Journaux est «le plus aigu des analystes du cœur... la sensibilité la plus délicate, mais aussi la plus hardie

et la plus nouvelle... un écrivain qui, dans son extrême singularité, rejoint les plus classiques».

Copyright © 1996 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Roland Mortier, *Quand le journaliste Marivaux parlait d'amour* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1996. Disponible sur : < www.arllfb.be >